

“Ils sont ici chez eux” : à Paris, un atelier pour les artistes en exil

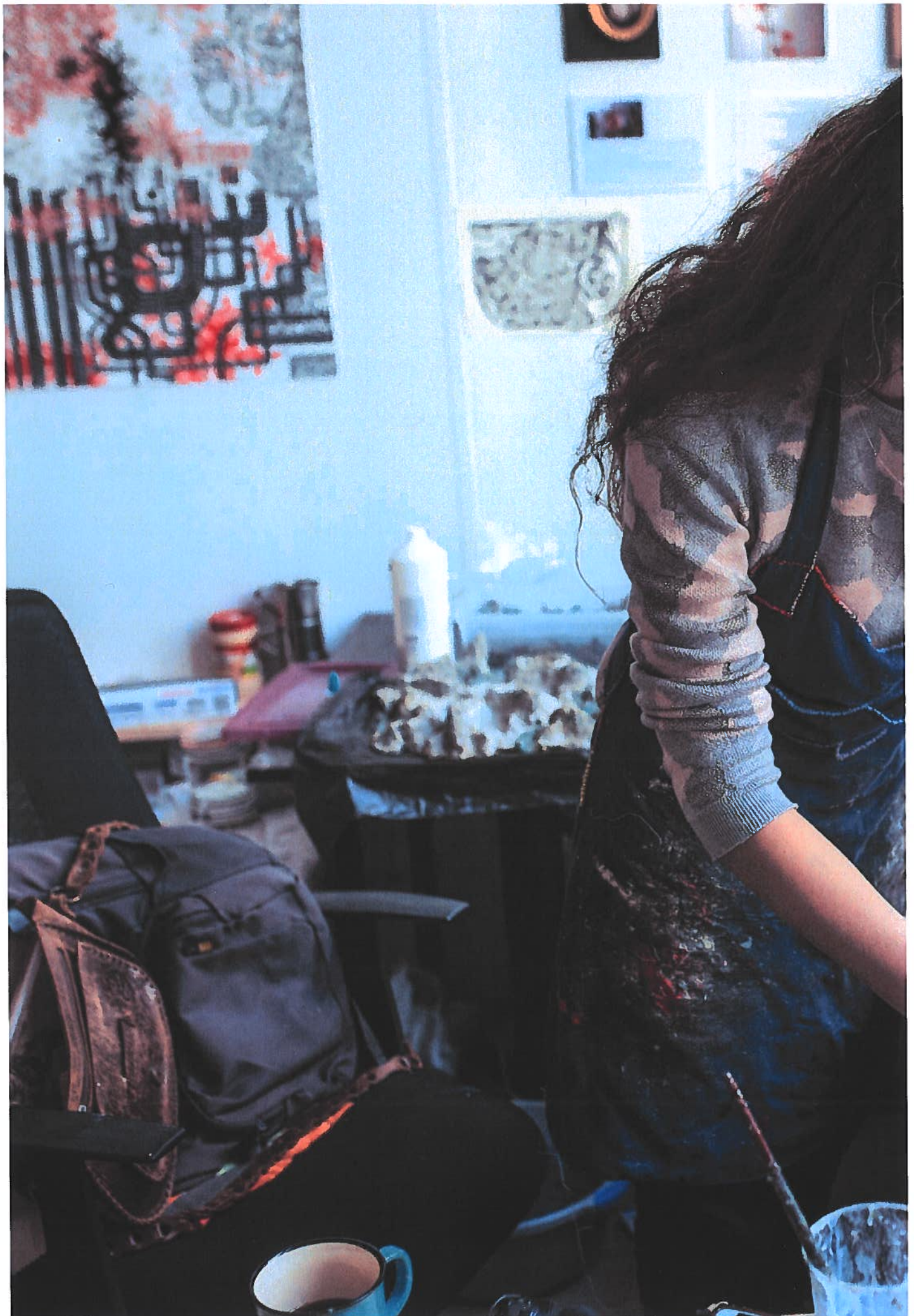
🕒 7 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Lorraine Rossignol

Publié le 22/03/21

Partager





C'est un lieu unique en Europe : rue d'Aboukir à Paris, un atelier héberge 200 créateurs venus du monde entier. Leur point commun : ils ont tous été contraints, un jour, de fuir leur pays pour raison de guerre ou de discriminations.

La cuisine est un peu exiguë, mais dans la pièce d'à côté la table en bois où se prennent les repas, est, elle, immense : ici, lorsque l'on fait à manger, c'est toujours pour trente personnes à la fois. Car la solidarité est la norme de ce lieu unique en Europe, nommé **l'Atelier des artistes en exil** (aa-e), financé en partie par le ministère de la Culture, mais aussi par ses revenus propres. Dans ses nouveaux locaux de la rue d'Aboukir – au cœur du Paris le plus chic – quelque deux cents créateurs du monde entier vont et viennent au gré de leurs projets.

Une famille d'accueil

Originaires d'Afghanistan ou du Venezuela, de Chine (de la région ouïghoure du Xinjiang), du Yémen, de Russie, de Turquie, du Congo, d'Ethiopie, ils pratiquent toutes les disciplines : arts plastiques, arts vivants, littérature, architecture, mode, cinéma... Avec un point commun irréductible : avoir été tous contraints de quitter un jour leur pays, où en tant qu'artistes ils étaient souvent déjà en lutte depuis longtemps avec les autorités. Ayant fui la guerre ou un régime dictatorial, victimes de discriminations politiques, religieuses, ethniques, sexuelles, ou bien « seulement » poussés par la faim, ils cherchent à transformer cet arrachement en renaissance, aujourd'hui, ici, en France, à Paris. Grâce à la pratique de leur art, qui leur permet de s'accrocher à la vie.

Abonné Réinsérer les réfugiés par la cuisine : l'étonnante école des Cuistots migrants

Virginie Félix

🕒 5 minutes à lire

« *Cet atelier est le leur. Ils sont ici chez eux* », dit Judith Depaule, la metteuse en scène qui, en janvier 2017, a cofondé l'aa-e avec son collègue Ariel Cypel. « *Nous formons comme une famille : c'est magique !* », témoigne Maryam Samaan, plasticienne et marionnettiste d'origine syro-palestinienne, malgré la multiplicité des langues parlées – plus de quarante-cinq nationalités représentées – et le français que certains ne maîtrisent qu'à peine. Par ailleurs, 30 % des artistes membres de l'atelier sont des femmes. Diplômée des Beaux-Arts et du Conservatoire de Damas, âgée de 36 ans, elle est arrivée à Paris il y a un an. « *Nous avons*

tous vécu des moments très difficiles, il y a une rupture à l'intérieur de nous. Mais nous ne voulons ni considération particulière ni pitié. Nous ne sommes pas de pauvres artistes exilés. Nous voulons continuer à créer, c'est cela qui nous unit avant tout. »



Cet atelier leur permet, grâce au soutien de la Ville de Paris, qui met à sa disposition ces locaux de 1000 mètres carrés, au premier étage d'un immeuble géré par Emmaüs Solidarité. « Paris a toujours eu une tradition séculaire d'accueil des arts du monde entier et de soutien aux créateurs, rappelle Carine Rolland, l'adjointe en charge de la culture. Depuis l'importante arrivée de réfugiés à Paris en 2015, le vide politique et culturel de la part de nos institutions concernant le sort des artistes migrants était patent. Nous nous devons de prendre nos responsabilités. » L'ambiance de La Ruche, cet atelier historique tout aussi cosmopolite qui, au tournant du XXe siècle, accueillit lui aussi des artistes du monde entier, ressemblait-elle à celle de l'aa-e ? Avec son petit côté tour de Babel, oui, sûrement. Mais pour le reste, l'Atelier des artistes en exil s'est construit tout seul, sans modèle. Par la seule force de conviction de ses bénévoles, eux aussi issus de tous les horizons, qui, par dizaines, mus par leur seule volonté citoyenne, ont fait de cette utopie une réalité.

Une table immense, donc, autour de laquelle se retrouver. Et tout autour, deux studios de théâtre et de danse, sept ateliers d'arts plastiques, d'autres ateliers de couture/stylisme, de modelage ou de sérigraphie, une « salle des écrivains » (équipée d'ordinateurs), un studio son, un studio photo... Mais aussi du matériel : pour peindre, sculpter, jouer de la musique, filmer. Et encore des cours gratuits d'apprentissage du français, délivrés par des enseignants, ou du conseil juridique, assuré par des avocats, et même l'écoute de psychologues. Mais par-dessus tout, un soutien artistique de chaque instant, pour aider ces créateurs exilés à exposer leur travail, monter un spectacle, trouver un producteur, obtenir une bourse, candidater pour une résidence, intégrer une école d'art... « *Notre objectif : leur offrir des perspectives. C'est la clé de leur restructuration personnelle comme de leur insertion professionnelle* », souligne Judith Depaule. Avec Ariel Cypel, le cofondateur de l'Atelier, elle a même, dès le départ, créé un festival multidisciplinaire, Visions d'exil, dont la quatrième édition a eu lieu cet hiver.

Des projets à foison

Pandémie oblige, les portes en sont restées fermées. Une tragédie. Comme pour tous les artistes du monde, les membres de l'aa-e ont vécu les confinements successifs à la façon d'un violent empêchement : tous leurs projets furent avortés. Mais pour eux, déjà en exil, la cruauté de cette situation fut d'autant plus grande. Comme un nouveau bâillonnement. Cloîtrés du jour au lendemain dans des centres d'hébergement pour migrants, des hôtels, des foyers, des studios exigus ou chez l'habitant, ils revécurent des situations qu'ils croyaient ne plus jamais devoir rencontrer : restrictions de leurs libertés comme en temps de guerre, sentiment d'emprisonnement là où certains avaient déjà fait l'expérience de l'incarcération... La dernière édition de Visions d'exil, dont le thème était précisément « D'un confinement à l'autre », le montre bien, avec les différents Journaux filmés, plastiques ou sonores, que certains membres de l'aa-e ont tenu pendant les premiers mois de la pandémie. « *Le confinement a généré frustration et désespoir, c'est un fait*, raconte Judith Depaule. *D'autant que l'Atelier n'est pas cette image d'Épinal que l'on s'en fait. C'est un lieu d'entraide, certes, mais un lieu complexe. Les gens qui le rejoignent y arrivent avec des valises très lourdes. Certains ont connu la torture, la peur, l'intimidation. Ils sont à vif. La pandémie n'a fait qu'accroître ces tensions.* »



Mais pas question de baisser les bras ! L'aa-e fourmille de projets. Lui qui s'est construit sans modèle rêve, aujourd'hui, de faire modèle. En France, en premier lieu, à Lyon et Marseille, puis à l'étranger, en Sicile, à Athènes, Berlin... *« Il s'agit de créer un réseau européen, en partenariat avec d'autres structures culturelles et artistiques, pour penser ensemble cet accueil des réfugiés. Et créer du même coup de la mobilité : comme tous les artistes, les membres de l'aa-e ont besoin de pouvoir échanger, de se déplacer. »* Il y a aussi les ateliers de pratique artistique désormais proposés aux mineurs isolés étrangers. Comme en ce samedi après-midi où quinze d'entre eux, originaires du Congo-Brazzaville, du Mali ou de la Côte d'Ivoire, se retrouvent dans l'un des studios de l'Atelier... pour danser ! Danser, oui. Eux que la vie a déjà si lourdement lestés s'envolent littéralement, au rythme de la musique qui les emporte. *« Ici, on a le droit de rire, on a le droit de jouer. On a le droit à l'erreur, la différence n'est pas montrée du doigt. On retrouve une part d'enfance mutilée. Cette bouffée d'oxygène, le besoin en est viscéral ! »*, atteste Espérance Minart, la fondatrice de l'association Timmy. En plus de venir en aide à ces adolescents au quotidien, c'est elle qui les a conduits ici. Tout à l'heure, et comme toujours, la petite équipe ira faire un foot sur la place de la République...

“Avec la danse, je veux les aider à garder confiance en eux.”

« Être seul et abandonné, je sais ce que c'est, confie Karim Sylla, leur professeur de danse, à peine plus âgé qu'eux : ce Guinéen, lui-même arrivé en France mineur, il y a trois ans, aura 20 ans dans quelques mois... même si la gravité de ses propos lui en confère dix de plus. *Avec la danse, je veux les aider à garder confiance en eux. À aller jusqu'au bout de leurs projets, à les rendre plus forts, moralement, mentalement et physiquement.* » Son rêve à lui est de créer sa propre école de danse. Car « *danser, c'est la seule chose que je veux* ». Depuis l'âge de 8 ans, depuis qu'il s'est mis à improviser des spectacles sur les places de Conakry – c'était plus fort que lui. Mais l'Aide sociale à l'enfance (ASE), qui l'a pris en charge à son arrivée à Paris après avoir vécu deux mois à la rue, a voulu l'en dissuader : « *La danse, m'a-t-elle dit, ce n'est pas un métier. Tu devrais suivre une formation de cuisinier.* » C'est lorsqu'il s'est présenté à l'Atelier qu'enfin quelqu'un l'a pris au sérieux : « *Judith m'a dit de foncer. Elle m'a trouvé une formation à l'Académie internationale de la danse.* » Et, avec deux autres danseurs de l'aa-e, il a créé son groupe, Trio d'Afrique, qui mêle danse traditionnelle et danse afro-contemporaine. Karim Sylla l'affirme sans ciller : « *Mon école, je la créerai !* »

Abonné **Un réalisateur iranien et son fils de 10 ans détenus en Hongrie : rencontre par-delà les barbelés**
Reportage

refugiez

Lorraine Rossignol

Contribuer

Partager



Postez votre avis